



GAUDIBERT, Pierre.  
Georges, Leon né le  
3 mars 1928

1946-1950 / Etudes de  
philosophie et d'ethno-  
graphie à l'univer-  
sité de Lyon.

1951-1954 / Etudes  
d'histoire de l'art à  
l'université de Paris/  
Journalisme.

1955 / Attaché des mu-  
sées d'art et d'his-  
toire de la ville de  
Paris.

1967 / Conservateur ad-  
joint au Musée d'Art  
Moderne de la ville de  
Paris / Crédit de  
l'A.R.C. / "la fureur  
poétique" et "le Mon-  
de en question".

1968 / "L'air et les  
structures gonfla-  
bles" / "Rauschenberg"  
"Biennale internatio-  
nale de la jeune estam-  
pe".

1969 / "Distances" / "De-  
wasne" / "Soto" / "Cré-  
monini".

1970 / "Adami" / "Fonta-  
na" / "3<sup>e</sup> Biennale in-  
ternationale des Galerie-  
s pilotes" / "War-  
hol".

1971 / "Alternative  
Suédoise".

assez rapidement, fin 1967, Animation, Recherche, Confrontation ; A.R.C. en constitue le siège. Au début, c'était simplement un espace délimité à l'intérieur du musée, qui bénéficiait, d'une part, de salles d'exposition, d'autre part, d'une ancienne salle transformée sommairement en lieu de débat, de discussion ; peu à peu, elle fut relativement équipée comme local polyvalent où pouvaient se manifester d'autres tentatives artistiques que les arts plastiques : théâtre, danse et projections cinématographiques.

Opus : Nous sommes en octobre 1971 ; quel est le bilan de cette activité ?

P.G. : Sur le plan essentiellement des arts plastiques, nous pouvons tirer de notre expérience un bon nombre d'indices positifs. Avec d'autres organismes, nous avons contribué à stimuler un certain réveil de la vie artistique parisienne ; cela s'exprime par l'idée que, de nouveau, cela « bouge » à Paris. Par conséquent, un lieu vivant a pu se développer malgré difficultés et contradictions, et a pu, en liaison avec d'autres organismes, le C.N.A.C. notamment, embrasser sur des situations nouvelles à Paris.

Opus : De quelle manière cela s'est-il manifesté ?

P.G. : Sous plusieurs formes ; d'une part, en permettant à Paris de recevoir des expositions itinérantes conçues à l'étranger et qui, dans les années antérieures, n'y trouvaient aucun point de chute ; ces points sont aujourd'hui nombreux. D'autre part, en constituant, avec le potentiel des artistes actifs à Paris, des expositions de groupes, thématiques ou bien individuelles, qui permettent de montrer au public l'art-vivant — en train de se faire. On a également permis à des jeunes artistes, qui n'avaient jamais pu bénéficier d'exposition individuelle, de rencontrer les publics, soit au début sous forme de « l'Atelier au Musée », soit maintenant sous forme de « Première Rencontre ». Enfin, cela a donné à la communauté artistique parisienne un lieu où elle pouvait s'exprimer et se rencontrer.

Mais les événements, les contraintes politiques, ont fait que ce dernier point est le plus menacé, sans pour autant qu'existe un autre lieu qui puisse appartenir en propre aux artistes. Encore un autre point négatif par rapport à nos intentions : l'un de nos objectifs était de multiplier les rencontres, les confrontations entre publics et artistes. Or, ce que nous avions pas mal développé dans les années 1967 s'est ralenti pour deux raisons : une certaine usure de la « parole prise » au fur et à mesure du reflux de Mai 68, usure et difficulté de tous les débats, et une certaine lassitude de la part de l'équipe d'animation en raison de la grande mobilisation de temps et d'énergie que

suppose une telle activité. (Nous ne sommes que trois pour les arts plastiques.) Il faut donc bien souligner que notre souhait serait de considérer l'A.R.C. comme un lieu en perpétuel mouvement, une sorte de lieu de passage assez bruyant, encombré d'objets, où tout le monde parle, s'explique, se rencontre (je pense à « l'agora » ou encore à la grande place de Marrakech). Pour l'instant, nous sommes, hélas ! obligés de retomber dans des structures conventionnelles, faute de personnel et de crédits.

Opus : Difficultés aussi, du fait qu'à certains égards votre position est considérée comme celle d'un « otage » ?...

P.G. : « Otage », dans la mesure où l'on est abîmé de fixation, où l'on cristallise dans un lieu clos un certain nombre de tensions, d'enthousiasmes, de contestations, qui ne s'expriment pas alors au-dehors ; par conséquent, on permet à un public donné une fête limitée et partielle de type « soupe de sûreté ». C'est un lieu bien plus tolérant que d'autres, privés ou publics, la rue par exemple. La contradiction vient de ce que cet espace, dans la mesure où il est lieu d'expression de l'actualité, peut être un lieu de contestation du système, mais en même temps, du fait que cette contestation reste bloquée à l'intérieur de l'enceinte, elle est institutionnalisée et relativement désamorcée.

Opus : Comment, à partir de ces expériences, définiriez-vous le « mu-  
sée de l'avenir », ou tout autre lieu  
dans lequel s'exercerait une activité  
dite culturelle ?

P.G. : Il me semble que dans l'avenir, ce qui existe maintenant sous forme de scission entre les musées ou les sections qui conservent les œuvres modernes et les organismes qui font une promotion de l'art expérimental va s'accentuer. Il y aura ainsi toute une branche conservation rejetée vers les musées d'art traditionnels où les œuvres de la première moitié du vingtième siècle s'intégreront, par exemple, au Louvre ou au « Jeu de Paume » (en imaginant aussi des formules nouvelles d'enregistrement de cette mémoire collective). D'autre part, seront créés des lieux plus indifférenciés où se manifestent dans le présent les pratiques artistiques contemporaines.

En ce sens, l'A.R.C. voudrait être une sorte d'embryon, de préfiguration d'un lieu à venir, qui pourrait être d'ailleurs complètement dissocié d'un musée, où pourraient librement se confronter toutes les propositions artistiques conçues comme des propositions de vie nouvelle. A condition évidemment que ce lieu ne soit pas un ghetto placé par sa situation hors de toute facilité d'accès ou dans un contexte résolument hostile.